

Ninus Toma

Une année à nous

Ninus TOMA Ninus THOMAS

Une année à nous

© Ninus TOMA Ninus THOMAS, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3850-9

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## *Prologue*

J'étais descendu cueillir des griottes. Monsieur Effel arrosait ses plates-bandes. Nous nous sommes salués d'un geste de la main. Puis une fois nos petits travaux terminés, chacun s'est rendu à la haie de thuyas qui sépare nos jardins pour une causerie que je rapporterai à Lisbeth tout à l'heure.

À ce jour la fin d'alerte n'est pas encore en vue. Les politiques alternent entre confinement et déconfinement – avec des nuances, selon qu'ils mettent le poids sur le prix de la vie ou sur l'importance de l'économie. En attendant le vaccin ou le médicament qui nous libérera de nos peurs, chacun reste suspect à l'autre, l'on garde une distance lorsqu'on se croise. À la haie, monsieur Effel et moi avons évité de trop nous rapprocher. La poignée de mains exclue, j'ai mimé le salut du coude. Monsieur Effel m'a fait remarquer que cette façon de se saluer ne respecte pas la distanciation de plus d'un mètre. Le meilleur geste sous le rapport hygiène, a-t-il conclu dans un grand éclat de rire, c'est le salut fasciste.

Je retrouve Lisbeth à la cuisine, cassant des œufs pour l'omelette au jambon que nous aurons au déjeuner. Elle me reçoit par un reproche :

— Une heure entière pour cueillir deux poignées de griottes ? Et moi qui comptais en faire un clafoutis. Tu es puni maintenant, je n'ai qu'une vilaine pomme à nous offrir en dessert.

Je me justifie :

— Vrai, j'ai taillé une bavette par-dessus haie avec le voisin. Ce n'était pas pure politesse, c'était un devoir social. On ne le connaît guère. Il souhaiterait un peu plus que des relations épisodiques de bon voisinage.

— Est-ce mauvaise volonté de notre part si nous ne nous fréquentons pas ? Nous sommes rarement ici.

— Je lui ai expliqué les raisons de notre absence depuis Noël. Il sait que nous habitons Strasbourg. Que cette maison est passée à toi en héritage à la mort de Papa. Que nous nous y rendons rarement parce qu'il y a six-cents kilomètres de

Strasbourg à ici. Tout ça, il le sait.

— Mais il n'en sait pas davantage. Mon père et lui, deux introvertis qui n'ont pas été au-delà d'un « bonjour » de politesse...

— ... accompagné de ce geste à l'ancienne que j'aimais bien chez Papa : soulever le chapeau.

— Au fait, j'ai conservé son Stetson en souvenir de lui. Sa robe de juge et sa toque aussi. Nos enfants les enverront au rebut, mais je ne serai plus là pour en souffrir. Je suis une incorrigible passéiste. La large robe noire de Papa aux revers de velours, sa toque en velours-de-soie, ça me le rappelle dans ses attributs de juge.

Je fais revenir la conversation sur notre voisin :

— L'on croirait que monsieur Effel est passé de l'introversion à son contraire. Avec moi il a été expansif, communicatif dans sa grande envie de me raconter son voyage au Sinaï en janvier-février. De détailler ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu là-bas. Pour la petite histoire, comment il a réussi à décrocher en février un vol de retour, alors que plusieurs départs avaient été annulés. Prenant en compte que nous appliquons les mesures barrières, il remet à l'après-pandémie une visite de nous à lui ou de lui à nous. Il nous montrerait les photos qu'il a prises là-bas ; ça nous donnerait une idée de ce désert aux imposantes formations rocheuses *à vous couper le souffle*, a-t-il répété plusieurs fois. Son projet de voyage remontait à une dizaine d'années. Il en avait eu l'idée au cours d'une visite avec sa femme à l'abbaye de Brenkhausen proche d'ici. Il venait d'avoir soixante-deux ans. C'était dans sa pensée un projet pour après la retraite. Des religieux coptes orthodoxes occupent aujourd'hui Brenkhausen, abbaye autrefois cistercienne. Au parloir, la photo grand format du monastère de Sainte-Catherine dans le Sinaï l'avait frappé. Il s'était dit : « c'est là que nous irons après mes soixante-cinq ans, lorsque j'aurai trouvé un successeur à mon cabinet de vétérinaire. Nous occuperons pour une semaine l'une de ces cellules réservées aux pèlerins »... Mais voilà que sa femme décède avant cette date. Ce n'est qu'en janvier de cette année-ci, à soixante-douze ans révolus, qu'il a été au Sinaï. Seul.

Lisbeth :

— Veuf depuis huit ans, il a trouvé enfin remède à sa solitude.

— Il y a mis du temps.

— Le voyage est un dérivatif efficace.

— Sans doute. Mais se convertir en routard à soixante-douze ans ! Avec des ennuis de santé en plus ! Un stent à une coronaire l'an dernier après des crises d'angine de poitrine à répétition.

— Se porte-t-il mieux maintenant ?

— Faut le croire. Autrement il n'aurait pas voyagé. Surtout pas en globe-trotter, jeans, boots, sac au dos... C'est dans cet accoutrement qu'il est parti. Tu vas passer à un étonnement supérieur si je te rapporte ce qu'il cogite pour l'après-covid : rien de moins que Compostelle. Oui, le chemin des pèlerins dans sa totalité. Il avait été tenté d'abord par le *Camino del Norte*. Des amis l'en ont dissuadé, ils l'ont convaincu de tempérer ses ardeurs en se « contentant » du *Camino Francès*, moins dur mais assez éprouvant quand même. D'autant que notre homme vise un parcours intégral jusqu'au *Finistere*. Quelque 800 kilomètres. Plus d'un mois de route. Il partirait de Saint-Jean-Pied-de-Port. Il s'est même taillé un bourdon auquel il a accroché la coquille, m'a-t-il dit avec fierté.

— Peut-être changera-t-il d'avis après la première étape, lorsqu'il aura grimpé le versant français des Pyrénées. À Roncevaux il arrivera claqué.

— S'il y arrive ! S'il n'a pas lâché prise en chemin et fait demi-tour !

Lisbeth s'interroge :

— Est-ce du courage ? Est-ce de la folie ?

Je réponds :

— Il en faut des deux : du courage pour entreprendre ; de la folie... nul n'en a mieux souligné les mérites que La Rochefoucauld...

— ... Oh, les *Maximes* de La Rochefoucauld, j'en ai soupé durant mes années d'université. Des prouesses de langage bonnes à se distinguer à une époque où il fallait avoir de *l'esprit*, ce sauf-conduit indispensable pour être admis aux « salons » des jongleurs de mots.

— J'excepterai quand même une maxime en laquelle je me reconnais. Elle fut,

elle reste mon viatique.

— Laquelle ?

— « Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il le croit ». J'ai commis des folies dans ma vie, quelques-unes hautement périlleuses. Certaines fois j'ai failli y laisser ma peau. Cependant je ne regrette aucune d'elles. Aucune !

Me revient à ce moment en mémoire, parmi les périls que j'ai encourus, l'escalade avec Georges d'un versant de montagne à la verticale. Pour atteindre le village, nous avons perdu le sentier de chèvre qu'indiquait notre vieille carte d'état-major. L'escalade a failli s'achever par une chute d'une cinquantaine de mètres que rien n'aurait arrêtée ni même amortie. Nous en serions morts à coup sûr. Nous avons seize ans, fous d'aventures l'un et l'autre. Fou je le suis encore. Georges est passé à *l'âge de raison*, il est devenu un industriel, le « roi de la bonneterie ». Puis un matin il ne s'est pas réveillé. Il était mort la nuit dans son lit.

Je rappelle à Lisbeth ce souvenir d'adolescence qu'elle connaît pour me l'avoir entendu évoquer tant de fois.

À ce moment de ma réflexion, Lisbeth est traversée par une pensée :

— Etranges les coïncidences, ça vous laisse pantois. Nous sommes quel jour du mois ?

— Nous sommes le 4.

— Exact. Le 4 juillet. Devine ce qui s'est passé un 4 juillet il y a ... 36 ans ? Ne t'égare pas dans l'histoire nationale ou mondiale, reste dans celle de notre famille, de nous deux avec nos enfants. Pour te mettre sur la voie : une folie elle aussi périlleuse, extrêmement périlleuse. Plus périlleuse que la tienne d'autrefois avec ton ami Georges. Une folie qui nous avait pris nous deux, toi d'abord, moi ensuite par contagion. Rappelle-toi le 4 juillet 1984. Il faisait beau, il faisait chaud comme aujourd'hui. Le *trimardeur* stationné en bas, sur le parking devant la maison. Tu avais bricolé dans l'habitacle tout au long de la semaine.

— Oui, oui, je me rappelle ! La veille, j'avais percé la tôle sur le haut des fenêtres pour les rideaux cousues par toi sur mesure... J'avais installé un éclairage astucieux pour la petite heure de lecture et d'écriture, les soirs sur les

campings – système alimenté à partir d'un accu supplémentaire chargeable automatiquement par le trop-plein de l'accu principal. Cet accu d'appoint assurait l'éclairage de l'habitacle durant nos soirées, afin que l'accu principal conserve sa charge au démarrage le lendemain. Génial, n'est-ce-pas ? J'avais réparti des baffles aux bons endroits pour une audition correcte de nos cassettes.

— Nous sortions de table après le déjeuner, poursuit Lisbeth emportée par le souvenir. Papa, qui allait sur ses 81 ans, était descendu nous voir installer les matelas de caoutchouc-mousse sur la surface en contreplaqué que tu avais montée entre le siège arrière des enfants et nos sièges avant. Le Prussien élevé à la dure dans les années difficiles de l'après-guerre de 14-18, le grand blessé de la Seconde Guerre mondiale avec treize mois d'hôpital pour soigner une ostéomyélite, applaudissait à notre projet. L'on aurait supposé qu'en comparaison de sa vie faite de labeur jusqu'à la retraite, entrecoupée en son milieu par la guerre, les blessures, l'hôpital, il désapprouverait notre projet.

— Or effectivement c'est le contraire qui est arrivé. Je ne m'y attendais guère.

— Il nous a même encouragés à partir à l'aventure. Comme s'il vivait par nous ce qu'il aurait souhaité vivre par lui pour lui.

— Il était de nature généreuse. Un chic type !

— Tu l'as apprécié, je sais, bien que Prusse et Méditerranée n'aillent pas de pair.

— C'est qu'à son grand âge, déroulant le film de sa vie, il aura pu se dire, comme nous l'avons fait, nous, que courber l'échine devant le *dictat* de la société, ç'avait un côté insupportablement frustrant. Sacrifier sa volonté, sa personnalité. Obéir obéir obéir. Vivre comme les « supérieurs » ordonnent... Puis la guerre venue, faillir laisser sa peau dans les Ardennes pour une cause qui n'est pas la sienne, chanceux encore de s'en être tiré avec la vie, mais non sans lourdes séquelles : de la ferraille dans le cerveau, dans les membres supérieurs, dans la cuisse gauche, dans la poitrine, un œil fauché, un bras ankylosé à l'épaule et au coude...

— Après guerre, se remémore Lisbeth, une fois qu'il fut en état de reprendre du service – c'était dans les années de mon adolescence – les vacances comme on les passe aujourd'hui, vacances de mer vacances de neige vacances de montagne... les vacances étaient moins fréquentes, moins longues. Elles se

passaient autrement que de nos jours. Ecolière, en août j'ai vu Papa le matin, lorsqu'il faisait beau, se retirer au jardin avec un roman à la main, rentrer prendre le déjeuner, faire la sieste, puis après dîner écouter la radio ou bavarder avec nous. C'était ça, les vacances pour lui. Ce n'est qu'à partir des années 70 qu'il se paie quinze jours de montagne en Bavière avec Maman. Après le décès de Maman, il part en automne avec tante Hannah, sa sœur cadette, respirer l'air marin à pleins poumons sur une île frisonne parce qu'on disait que l'air marin protège de la grippe saisonnière. Voilà en peu de mots la biographie de Papa.

Lisbeth poursuit :

— Te rappelles-tu le mal qu'il s'était donné à nous faire parvenir un chèque lorsque nous avons manqué de moyens en Inde ?

Elle ajoute, rêveuse :

— L'Inde ! L'Asie ! Mais aussi ce qui a précédé : l'URSS, les Batuhan sur leur Île des Princes, la Roumanie, la Sicile, la Tunisie... Une année à nous. Ah, les souvenirs !...

J'enchaîne :

— La *Césure* fut ma délivrance. Chirurgien hospitalier, j'étais entré dans une équipe, autant dire dans une hiérarchie. Piétiné d'abord par mes supérieurs, montant les échelons et piétinant à mon tour ceux qui se trouvaient sous moi, avec en perspective d'échapper au cycle des piétinants-piétinés en devenant le patron qui piétine toute l'équipe. Piétiner chez ces gens-là, c'est faire acte d'autorité. C'est du même coup s'exposer à la haine de l'équipe. Une haine prise en compte, pourvu qu'on soit craint. En somme, l'*oderint dum metuant* de Caligula. Un autre mode de relations humaines n'était guère envisageable. Je me suis trouvé en porte-à-faux avec ce système. Aussi, en ai-je tiré les conséquences.

— Une année à toi, qui est devenue une année à nous. T'a-t-elle suffi ?

— Je n'en voulais pas davantage. J'approchais de mes cinquante ans, j'avais seize ans devant moi jusqu'à mon départ à la retraite. J'aimais ma profession, je comptais bien en reprendre l'exercice, mais cette fois-ci en clinique privée, plus conforme que le CHU à mes principes et à mon tempérament – après avoir intercalé dans mes années d'activité professionnelle un hiatus à moi, une parenthèse pour m'instruire à ma manière.

— Je t'ai rejoint. D'abord sans motivation personnelle parce que ton problème n'était pas le mien. Que par ailleurs toi parti seul, notre séparation pour une année entière m'aurait été difficile à supporter. Aussi, ai-je pris la décision de m'associer à ton projet. J'ai présenté une demande de mise en disponibilité, l'Académie me l'a aussitôt accordée. Je n'ai pas été commode en route. J'ai d'abord grogné, oui, j'ai dû t'être insupportable. Ensuite je me suis laissé distraire par l'aventure. Au fur et à mesure, j'y prenais même plaisir. L'enrichissement culturel et humain m'est apparu après, progressivement. Disons que c'est avec retard que j'en fus consciente. La découverte majeure reste celle de la pauvreté. Nous l'avons rencontrée partout sur notre chemin, mais nulle part comme en Inde.

— J'y ajouterais la surpopulation, l'une en corrélation avec l'autre. J'ai emmagasiné dans ma mémoire des images bouleversantes.

— Tu as le mérite d'avoir pris des notes. Elles sont restées cependant jusqu'à ce jour dans la cantine à documents, la cantine rouge à l'étage du dessus, en sous-toit. Si tu les en ressortais pour que nous nous rafraîchissions la mémoire ? Ma proposition : du moment que les indicateurs repartent à la hausse, assignés à résidence pour longtemps encore, revivons l'année de notre renouveau. Les cahiers de voyage, tu ne les as jamais plus sortis de la cantine. Quatre cahiers que j'ai retrouvés l'autre jour en y rangeant de vieux passeports : le cahier *Gibert Jeune* à couverture rose cartonnée avec dessus, en lavis, une tête de jeune homme aux cheveux longs ; le cahier à couverture verte et souple acheté je ne sais plus où ; enfin deux cahiers de Singapour cartonnés, ornés d'arabesques autour du label « Sangam Luxury ». Ma proposition : les sortir l'un à la suite de l'autre. En soirée, le dîner et les nouvelles de vingt heures passés, je préparerai un citron chaud, j'y ajouterai un doigt de rhum si ça te chante. Tu te mettras à lire dans les cahiers, à voix haute, jusqu'à ce que le sommeil nous prenne. Nous revivrons ainsi, par le souvenir, la belle année de liberté que nous nous sommes offerte *nel mezzo del cammin di nostra vita*.